

DANS LES CITÉS

DU MÊME AUTEUR

Génie du proxénétisme

roman

Seuil, 2008

Fiction & Cie



Charles Robinson
DANS LES CITÉS
roman

Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Les pictogrammes reproduits dans ce livre
ont été créés par AIGA à la demande du
United States Department of Transportation.

ISBN 978-2-02-104046-3

© Éditions du Seuil, janvier 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr
www.fictionetcie.com

Extrait de la publication

0. Prélude

Tu ne tueras pas ton ennemi. Tu l'humilieras plutôt, devant ceux qui comptent dans les Cités. Tu riras de lui chaque fois que son nom sera prononcé. Et si quelqu'un ne rit pas, tu lui demanderas : Quel est ton camp ?

(M)

KUZIN

Un autochtone ne dira jamais « le Paquebot », mais : « le Titanic ». Le sobriquet a longtemps gardé des connotations affectueuses et amusées. Une connivence. Les habitants trouvaient là le moyen d'en imposer à peu de frais : les yeux s'écarquillent, les petits culs se serrent dans la toile, et, décomplexé, l'habitant proposait au visiteur qu'on aille se promener sur le pont.

La Cité ne présente sinon aucun signe particulier. Une Cité parmi les Cités. Une construction massive sur un plan en losange, dont le bâtiment principal pointe en étrave dans l'attente d'un hypothétique iceberg. Pas de motos désossées sous les fenêtres, pas de cages d'escalier constellées de glaviots, pas de groupe patibulaire à demeure, rien que trois enfants qui jouent sagement dans une structure métallique, sous le regard de deux mamans profitant d'un jour de repos bien mérité. Darling, sa copine Tachou, le petit frère à short bleu. Idyllique le Titanic ? On entre par l'étrave, qui est l'accès principal lorsque l'on vient à pied. Un passage étroit, venteux. Les parois sont lisses et hautaines. Une large passerelle en hauteur dessert les cabines sans fenêtres du quatrième étage. Un roulement incessant de pas, de voix et de roues de caddies se réverbère sous les arcades. Deux escaliers en vis-à-vis fermés

de grilles. Ombre. Lumière. Ombre. On débouche sur une cour lugubre et humide, au gazon pelé, maladif et spongieux. Six porches s'observent comme autant de chambres froides. Les immeubles sont si hauts, la cour si étroite, que les premiers étages vivent la lumière allumée d'un bout de l'année à l'autre.

L'entrée alternative, à la poupe du Paquebot, débouche sur rue. Elle est moins commode. Une fois garé sur le trottoir, on remonte l'escalier raide qui longe la coursive, on débouche sur l'entrepont et, là, on se fait sauter à la gorge par trois ou quatre lettres peinturlurées : un nom de guerre, une franche grossièreté, parfois un dessin, peut-être un arrière-train de phoque tranché dans la course d'un immense bateau indifférent. Les arts de la rue ont beaucoup en partage avec les arts primitifs. Les technologies manquent pour la domestication du monde. Déficit politique. Alors les primitifs ont inventé les arts de l'incision, de l'empreinte, de l'inscription et de la trace. Ils se sont exercés sur leur environnement aussi bien que sur leur corps. Ils ont inventé les tatouages, les scarifications, les cris, les danses. Ils ont inventé le style. Ils ne disposaient ni du pouvoir ni du patrimoine, ils ont trouvé autre chose : ils ont joué sur les perceptions. Rusé. Trop pour les propriétaires. Après plusieurs années à repeindre le mur en beige une fois par trimestre, une pétition fut expédiée. Le cabinet du maire accusa réception. Un adjoint au maire prépara un projet de réponse. Le projet fut discuté. Le maire se déclara prêt à signer dans les tout prochains jours. Les propriétaires décidèrent qu'on réglerait le problème entre soi. Un orage noir crépitait sur le pont. Éclairs électriques. Comme isolé du monde, coupé des transmissions, le Titanic tanguait dans la houle. Le bruit qu'une décision allait être prise courut de cabine en cabine. Milice ? Des mères de famille armées de torchons mouillés patrouilleraient à l'arrière du navire pour chasser les déprédateurs ? Sous la lueur diffuse des ampoules de secours, on vit des épouses serrer contre leur sein les poupons endormis.

Après maintes discussions, les propriétaires se rangèrent à l'avis de dédier la façade arrière à une fresque murale. Puisque la nature abhorre le vide, on se convertirait résolument à l'image. Il manqua trois voix pour que le vote fût unanime. Le curateur initial du projet fit valoir que l'on n'avait pas bien compris les enjeux philosophiques profonds de sa démarche. Le projet resta en plan quelque temps. Le mur fut repeint en beige, et il fut graffité. Deux artistes étudiants furent invités à procéder. Pour supporter l'existence, le premier avait trouvé une solution intéressante. Lorsque sa mère lui demandait d'être raisonnable et de penser à son avenir, il lui ajoutait virtuellement des boucles d'oreilles fantaisie, genre en guêpière embrochée par un dalmatien. Le contraste avec le chemisier à fleurs boutonné jusqu'au col et la permanente le détendait autant qu'une bonne grosse taffe de shit. Il se dit que le père d'un des étudiants, propriétaire d'un cinq-pièces en duplex dans la Cité et moteur au conseil syndical sur la décision, venait sans en référer au conseil participer au brainstorming. Sur cette pierre tu édifieras ta carrière, mi fili, ils ne riront plus de ton redoublement en quatrième. Un professeur du pôle Dessin d'après modèle vivant fut officiellement convié à participer et à conférer à l'ensemble la touche magistrale. Le sort hélas s'acharna. Des scooters vrombissaient dans l'allée chaque fois qu'un des jeunes gens montait sur l'escabeau en vue d'esquisser les contours de l'Œuvre. L'auguste professeur fut pris à parti. Ses qualités, ses compétences, ses goûts même, furent contestés. Des formules attentatoires à la vie privée furent employées. Au cours de l'innocent charivari qui suivit, un pantalon fut cisailé. Le professeur fit savoir qu'il suivrait désormais le projet à distance. Les jeunes gens poursuivirent seuls, tôt le matin. Un jour, ils furent badigeonnés de peinture noire, et le mur, incontestablement, s'en trouva cochonné. Le conseil syndical fut réuni en urgence. On convint que la démarche n'avait pas été comprise localement. Deux belles heures entendirent se

succéder les idées les plus neuves. Une kermesse de l'amitié, un tir aux pigeons, une pêche aux canards furent programmés pour les premiers beaux jours. Ce serait dans la cour, au cœur même de la copropriété. On lancerait des invitations frappées du sceau de courtoisie. Applaudissements. Le mur fut nettoyé, repeint, et fut tagué. Le conseil syndical résolut une ultime manœuvre de diplomatie secrète. On prendrait discrètement contact avec les détracteurs eux-mêmes. On leur confierait la charge de proposer le nouveau motif pour la fresque et, pourquoi pas, de la réaliser. Le curateur initial du projet souligna qu'on avait perdu de longs mois et que l'idée à laquelle on semblait enfin se résoudre était celle qu'il avait proposée dès le départ : on avait entre-temps perdu une part de la confiance nouée avec les opposants. On s'étrangla, et on lui confia l'ambassade. Les premières nuits, le bienheureux porte-parole ne dort pas tellement bien. Les suivantes, il prit des somnifères. On fit savoir qu'on attendait. Regards cruels. Sournoiseries de paillason. Porté par ces brises favorables, drapé d'un grand manteau noir, d'une écharpe, d'un bonnet, de gants épais et d'une petite médaille en argent représentant saint Antoine de Padoue, patron des naufragés, le curateur déboucha sur l'entrepont, s'engagea dans l'escalier le long du flanc tribord, traversa la rue pour aborder la grève hostile, au pied de la falaise, du côté de la Cité des Pigeonniers. Dans son dos se dressait la haute masse du Titanic dont la coque noire barrait le soleil, et dont l'ombre gluante trempait les bornes rétractables et les larges vasques en 8 disposées pour couper la voie aux deux roues. Face à lui, la falaise inimicale se fendait d'une faille étroite sous un porche ombreux. Le curateur furtif passa sous un balcon en saillie, dont le ciment se désagrégait. Il reparut devant l'édicule dont l'escalier donne accès aux caves. Une flammèche blonde étouffée sous un bonnet bleu nuit.

Il fut absorbé.

TE PA CHE TWA KUZIN
FE PA LE MALAIN
TU FE PA LA LWA YCY

Trois semaines plus tard, une fresque joyeuse et solaire couvrait la poupe du Titanic. Jaune était la vague surplombant la banquise. Un paquebot ténébreux, qu'un coup d'œil approximatif pouvait certes confondre avec une planche de surf, virait de bord gracieusement et esquivait sans doute (le mouvement est à l'arrêt une fraction de seconde avant la collision) la submersion fatale. Leonardo DiCaprio est éventuellement reconnaissable, même si le short hawaïen est contesté dans l'Atlantique nord. Personne n'a jamais affirmé avoir reconnu Kate Winslet, et beaucoup affirment qu'il s'agit plutôt d'une déesse tutélaire du nom de 95B-65-105, car l'on n'empêchera jamais le voisinage de ricaner sous cape. Sans compter l'anti-jeunisme primaire d'une partie de la population qui profite que l'œuvre soit anonyme.

Des années plus tard, elle y est encore. Et s'il faut conclure : contre les langues vipérines, contre les défaitismes moutonniers, contre les catastrophismes en pantoufles, force sera de reconnaître que parmi les anecdotes, fables, récits innombrables qui fondent les Cités depuis maintenant trois générations, on trouve là un des succès les plus significatifs du vivre-ensemble citéen.

1. Retour aux sources

Ce qui particulièrement me frappa dans ce rêve fut que j'y fis ma remarque habituelle, à savoir que l'on n'invente pas ces choses, il faut les avoir vues (d'ailleurs aucun romancier n'en est capable), cependant que je venais de l'inventer à l'instant.

(Lichtenberg)

Les locaux de l'agence Architexture sont situés au cœur d'un très moderne pôle d'activités, devenu quartier d'affaires de la périphérie parisienne. La ville est élégante, résidentielle, taille moyenne. Réputée de longue date pour ses gracieuses rues pavillonnaires aux pentes arborées, comme une mousse de verdure autour d'un centre à l'ancienne, avec des cafés, une mairie, un bureau de poste fleuri, des boulangeries artisanales, un théâtre municipal dans un ancien lavoir.

Le pôle d'activités est compté parmi les plus innovants d'Île-de-France. Il est choyé par les pouvoirs publics tel l'enfant prodige, bénéficie d'un réseau de transports urbains performant et d'un environnement exceptionnel, avec parc paysager de vingt-quatre hectares et piscine olympique au toit ouvrant l'été. Un fort dynamique Comité d'expansion économique multiplie les séminaires internationaux, les visites et les rencontres d'investisseurs. La ville est jumelée avec une grande capitale scandinave.

De nombreuses agences de communication, de design, d'urbanisme, se sont installées là, dans des buildings bas récemment édifiés. La moyenne d'âge frôle les trente ans, le revenu moyen est confortable.

On est à bonne distance des Cités.

Sans bruit, les portes translucides s'effacent et dévoilent le hall Léonard-de-Vinci. Les murs sont lamés de bois d'ipé brut

à la teinte brun olive. Un muret de pierres délimite un jardinet d'intérieur avec des orangers nains. Un rideau de verdure court devant les vitrages.

Le hall possède la glauque luminosité propre à une fin d'après-midi sous verre, avec filtre végétal et exposition nord. Au fond, trône une ample banque d'accueil au comptoir taillé dans du wacapou couleur de tabac brun. Des agents d'accueil se meuvent doucement, portant chemise blanche, blazer bleu, badge sans prénom. Ils approchent le visiteur. L'invitent à se poser sur un des canapés de cuir. Chuintements feutrés des appels en interne.

Au troisième étage, une longue paroi de verre dépoli affiche à hauteur de poitrine le logo de l'agence Architexture. La porte n'est pas verrouillée. Une table basse est couverte de tasses à café vides, de revues allemandes, anglaises, italiennes. Dans tous les bureaux : papotage.

Un collaborateur aux cheveux fous traverse et s'enquiert : est-ce que l'on désire quelque chose ?

Tout le monde est déjà en salle de réunion.

Le big boss fondateur trône en bout de table. À sa gauche, un bras négligemment jeté par-dessus le dossier d'une chaise : Rodolphe, consultant du cabinet de conseil en ressources humaines qui a assuré les pré-sélections et les entretiens.

– Enfin. L'ethnologue ! Rodolphe ne tarit pas d'éloges. Mes félicitations. C'est une belle aventure qui commence.

La poignée de main est ferme. Un bâtisseur.

– Ethnologie, anthropologie, on ne fait plus ce genre d'études. Dommage. On a un pouvoir qui se désintéresse de tout ce qui n'est pas directement rentable. La musicologie, par exemple, c'est mort.

– En France on ne sait pas apprécier la diversité intellectuelle.

– Rodolphe, sincèrement, tu as déjà recruté un musicologue ?

Une fois dans ta vie? Tu imagines recruter un musicologue un jour?

– Il n’y a pas de mauvais CV, il n’y a que des CV inadéquats. Tout parcours est légitime. C’est mon credo.

– Belle réponse. C’est pour ça qu’on travaille ensemble : un humaniste. Je pense que l’humanisme est une valeur moderne. Une valeur éminemment moderne.

Les cafés apparaissent. De vrais cafés. Dans de vraies tasses. La secrétaire est multifonctions.

– Rodolphe t’a expliqué?

– Votre mission...

– Si vous l’acceptez...

– Ce n’est pas mission impossible. Mais c’est difficile.

– Il faut être réactif. Beaucoup d’adaptabilité.

– Comme dans le Bronx.

– Le Bronx et la brousse à la fois.

– Le Bronx, ça a beaucoup changé. C’est formidable d’ailleurs ce qui s’est passé là-bas. On peut transformer complètement un quartier, la culture d’un quartier. Le fatalisme, c’est terminé. La fatalité, l’utopie, tous ces machins has-been qui marchent au destin. On est au XXI^e siècle.

– La mission est prospective. Mais c’est aussi de la documentation. Photographie. Un moment d’histoire. Clic-clac. Avant qu’on lâche les bulldozers.

– Au fond, qu’est-ce que c’est les Cités? Vu de loin, ça a l’air homogène. Inquiétant.

– Quand on a dit Cités, on a tout dit.

– Il faut que tu nous expliques. Ça s’appelle comment en ethnologie? Une « étude »?

– Exploration. Capter les choses. Organiser les perceptions.

– Intéressant : je rends lisibles à tous mes perceptions particulières. Belle définition pour nos métiers. Tous les sens sont mobilisés.

L'odorat, c'est aussi important que la vue. Dans un bâtiment, si le parfum m'agresse, je ne suis pas bien. Il y a des endroits, ça pue la Javel. Les gens font pas gaffe.

– Le vrai pro se repère au souci du détail.

– J'ai besoin de détails. Mais je veux aussi des dessins organisés.

– Changer la focale.

– Gros plans. Vue d'ensemble. Des récits sur lesquels s'appuyer.

– L'histoire des gens. Raconter les histoires.

– Essentiel. Mais ne pas se perdre.

– Scénariser.

– Oui, Rodolphe. Oui. Très juste. Toujours scénariser. Que ce soit une présentation, un bâtiment, un discours, c'est pareil : l'accroche, deux trois éléments-clés, et conclure sur les objectifs désignés.

– Utiliser des paraboles. Des images frappantes.

– Pas le genre machin scientifique avec notes de bas de page en tout petit. Qu'est-ce que c'est chiant. Il s'agit de comprendre, pas de devenir aveugle.

– Une information, on la passe en trois phrases et ça suffit. Sinon on la noie.

– Rodolphe, le slogan ne sera pas l'alpha et l'oméga de la pensée. Même au XXI^e siècle.

– On peut faire du très bon slogan. *Connais-toi toi-même*. Ça avait de la gueule. C'était pour quoi ? Une marque de sport ? Des baskets ?

– C'est vrai.

– On peut passer des messages très forts en une phrase. La philosophie, en université permanente, elle est dans la pub : la pensée collective.

– Bien. C'était important qu'on se voie aujourd'hui. On remet ça très vite ? Un premier topo, savoir comment ça se passe. Rodolphe, tu peux être là dans quinze jours ?

– Après le recrutement, en principe, je ne suis plus supposé intervenir.

– Rodolphe. J’ai demandé.

– OK. Je peux le faire.

– À bientôt. On signera le contrat. Les machins. Et ton fric.

Salut.

– Bon courage à toi. Bon travail.

Couloir.

Ni l’ascenseur, ni les pas dans le hall, ni la porte à tambour de l’entrée ne dérangent l’heureux flottement des agents d’accueil. Mains jointes sur le comptoir. Augustes et placides.

Comme une brise, leurs soupirs parfumés viennent faire trembler quelques-unes des plus proches feuilles du lierre.

Les portes translucides s’écarterent sans bruit.

La lumière du jour, cristalline, embrasse le postulant victorieux. Embauché.

Résumé de la mission :	Réalisation d’une étude de terrain sur la vie d’un quartier, conformément aux critères et méthodologies scientifiques éprouvés.
Commanditaire de la mission :	Agence Architexture. Urbanisme et architecture. Conception et maîtrise d’œuvre.
Cadre de la mission :	Une ville nouvelle d’Île-de-France
Cible de la mission :	La Cité HLM les Pigeonniers.
Pré-requis pour la mission :	Forte capacité à l’échange et au dialogue. Ouverture d’esprit. Capacité d’adaptation. Sens de l’humour.

Atouts pour la mission :	<p>Connaissance préalable du terrain, cf. l'adolescence du candidat.</p> <p>Bonne connaissance des développements théoriques et méthodologiques récents de la sociologie et de l'ethnologie. Solide expérience en matière de travail empirique. Cf. la thèse du candidat : « Le cri dans la culture populaire d'un quartier ouvrier de Chicago – urbanité, communautés et résonances ».</p>
Durée de la mission :	Trois mois.
Enjeux de la mission :	<p>Construire une description en profondeur du quartier, avec un souci particulier pour les plans politiques, urbanistiques, environnementaux, sociaux, culturels.</p> <p>L'étude prépare l'ensemble des opérations d'architecture programmées dans le projet municipal de rénovation urbaine. Cf. Annexe 1 : « Un quartier en perspectives : construire l'existant, un paradoxe ? »</p>